

Mon petit bijou

Chapitre I

Je me réveillai indolent dans une chaise, diminué, courbaturé. Me redressant péniblement, ma vue fut d'abord éblouie par ce qui semblait être un couloir d'hôpital, silencieux, calme. Je ne me souvenais de rien. De mes yeux écarquillés je cherchais une blessure apparente, un signe de choc récent qui aurait pu expliquer ma présence dans ce lieu que je pensais synonyme de malheur. En vain, je n'avais vraisemblablement subi aucun accident, et pourtant...

Cette absence de souvenir fut davantage effrayante à mesure que je reprenais mes esprits. Figé, je me souvenais vaguement seconde après seconde de moments essentiels de mon existence. Ainsi, mon prénom me revint, Antoine, puis celui de ma compagne, Clara. J'arrivais de manière floue à me souvenir de temps à autre d'êtres qui m'étaient chers mais néanmoins, cette situation restait mystérieuse et inexpiquée. Poursuivant ma vague inspection, le regard trouble, je découvris une alliance à ma main, j'étais marié. Je me tenais vêtu d'habits coûteux de très bonne qualité ainsi que d'une montre pourvue de diamants. J'extirpai de ma poche un smartphone dernière génération et une clé de voiture de sport, la certitude d'être riche me satisfaisait, cependant j'aurais souhaité à ce moment acheter des réponses à mes nombreuses interrogations. Je redressais lentement ma tête, ralenti par un douloureux torticolis lorsque, stupéfait, je vis une horloge digitale accrochée au mur qui me faisait face, elle indiquait 2h51...

Que faisais-je dans un couloir d'hôpital, en pleine nuit, sachant que je me trouvais à première vue en parfaite santé ?

La fatigue m'envahissait de nouveau, j'étais comme assommé quand soudain, un infirmier sortit précipitamment d'une salle et accourut vers moi avant d'hurler:

« Voyons ! Mais monsieur Callet secouez-vous! Vite suivez moi. »

Il me saisit le bras fermement et m'entraîna dans un bloc opératoire.

Là, devant moi, se trouvait une équipe médicale vêtue de blouses blanches ainsi qu'une perle, une pierre précieuse, une véritable merveille de la nature: ma femme. La voir fut un électrochoc.

L'infirmier s'empressait de me revêtir d'une blouse et d'un masque pendant que j'admirais ma raison de vivre. Je l'avais reconnu dès l'instant où mon regard avait croisé ses doux yeux gris. Je l'admirais, me perdais dans la beauté fabuleuse et sans égale de ce chef d'œuvre quand soudain, une fraction de seconde mes yeux se détachèrent des siens et je vis avec frayeur qu'elle souffrait, allongée, les mains sur son ventre proéminent.

Chapitre II

Cela faisait maintenant un an que mon fils Louis était né. J'avais retrouvé ma mémoire à deux détails près, et pas des moindres... La conception de mon enfant et les neuf mois qui suivirent. Aussi incroyable que cela puisse paraître, je n'avais aucun souvenir de cette période qui avait dû être, j'en suis certain, l'une des plus merveilleuses de ma vie. J'avais toujours eu cette indescriptible appréhension d'avoir un enfant. L'élément provocateur de cette crainte était mon enfance, ce long et douloureux périple. Ma mère était décédée le jour de mes quatre ans et j'avais eu un père dépressif, ennuyeux, triste, sans aucune ambition et pire, sans une infime poussière d'amour à me donner. Ce mollusque hideux, dépourvu de réflexion et comptant comme seuls centres d'intérêts la masturbation et les remarques désobligeantes, n'avait jamais cru en moi, ni en rien d'autre. Sans m'attarder sur cette période sombre de mon existence, vous comprendrez que ce loukoum chauve et grassouillet ne m'avait pas transmis une insoutenable envie de donner la vie. Pire, il me l'avait enlevé, arraché, il avait fait fleurir en moi la peur de lui ressembler et par conséquent d'être un mauvais père. J'étais effrayé de construire ma vie dans une société qui savait faire de beaux enfants, mais pas encore de bons parents. Comment avais-je donc pu briser cette barrière si solidement ancrée en moi? La réponse était mille fois plus forte que la question, sans que j'en ai la certitude, cela me paraissait être une évidence, c'était l'amour qui m'avait fait changer d'avis. Cet amour que je

donnais, chaque jour, sans retenue et depuis quatre ans à la femme de ma vie. Tout cela était du passé, à présent je vivais bercé dans l'affection que me portaient mes proches. Jour après jour, je me penchais sur cet être magique, mon fils, mon sosie en plus petit, avec la même chevelure brune que moi, le même petit sourire sournois, et les yeux féerique de sa mère.

J'étais diplômé d'une des plus grandes écoles européennes, j'avais entre autres réussi les plus grands concours, tant sportifs qu'intellectuels, mais c'était seulement à vingt-sept ans, devant cet ange, que je contemplais ma réussite. À l'ombre, assis sur le gazon de notre immense jardin, je m'amusais calmement à lancer une petite balle dans les bras de Louis quand ce dernier, à quatre pattes, la projeta soudainement à quelques mètres. Je me levais instinctivement pour aller la chercher quand je le vis sur ses deux jambes, à mes côtés, pour la première fois de sa vie mon enfant marchait.

Chapitre III

Voilà maintenant six ans que ce petit être comique avait fait irruption dans ma vie. Il connaissait à présent les joies de l'école où il était un élève brillant et populaire tant auprès de ses camarades que de ses professeurs.

Un soir, je dînais avec des amis, davantage impatient de rejoindre Louis pour une folle partie de football que préoccupé par les propos de mes invités, néanmoins je restais à table au côtés de ceux que je considérais comme ma seconde famille. J'admirais alors mon champion, c'est comme cela que j'aimais le surnommé, car de jour en jour ce mini-héros, le mien, m'éblouissait de ses exploits diverses, quand tout à coup, je le vis rougir et être pris de sortes de convulsions. Clara était en cuisine, je me précipitai hors de table pour me jeter au chevet de Louis. Il s'étouffait, suffoquait, j'allais le perdre! Les convives ne purent réagir alors dans un ultime élan, j'eus le prodigieux réflexe de contourner ce petit bonhomme et de l'enlacer pour lui faire recracher ce qui obstruait ses voies respiratoires. Enfin, après une dizaine de secondes éprouvantes plongées dans l'effroi, le drame s'acheva aussi rapidement qu'il était advenu. Louis régurgita le maudit caramel qui faillit quelques secondes auparavant lui coûter la vie. Je venais de comprendre à quel point un manque de sang froid aurait pu m'arracher à ce bonheur en ôtant la plus que précieuse vie de mon enfant.

Chapitre IV

Dix ans que ce petit homme devant mes yeux comblés était apparu. Ce surprenant et magnifique amour connaissait pour la première fois les joies et les peines que procurent les femmes. Il était en classe de CM2, après avoir fait l'impasse sur celle de CM1. Comme disait Clara que j'aimais toujours éperdument, il suivait ma trace sur le long et compliqué chemin de la réussite. Néanmoins, mon surdoué des maths et de la littérature avait peu d'occasion de me défier au football car l'année précédente m'avait vu acheter l'entreprise dans laquelle j'évoluais depuis onze ans. J'avais fait cela pour tripler mon salaire afin d'offrir la meilleure vie possible à ma famille qu'année après année je chérissais.

Un de mes rendez-vous annuel préféré allait être célébré: la fête des pères. La maîtresse de Louis lui avait lancé un défi. Sachant qu'il débordait aussi bien d'humour que d'imagination, elle lui avait demandé d'écrire un poème ou une jolie phrase bien formulée m'étant destinée. Ayant pris ma journée pour la passer avec mon champion, je m'empressai d'aller le chercher à l'école. Louis sortit alors une magnifique enveloppe bleue qu'il avait lui-même fabriqué. Il ajouta:

« bonne fête papa! Même si tu sais déjà que je t'aime plus que tout, j'ai essayé de te le montrer dans cette devinette à ton image. »

J'ouvris l'enveloppe et lus les mots suivants à voix haute:

« Quelle est la différence entre mon papa et l'horloge du salon? L'horloge du salon donne la bonne heure tandis que mon papa me donne du bonheur »

Ces mots pourtant simples m'avaient ému et touché. Je serrai très fort mon poète préféré dans les bras afin de le remercier. Ce fut ce jour-là que naquit en lui l'irrésistible envie d'écrire.

Chapitre V

Louis était maintenant devenu un ravissant jeune homme de 14 ans. Après avoir brillamment sauté la classe de quatrième, il était malgré son âge en première et souhaitait désormais trouvé un petit job d'été afin d'enranger de l'argent. Il m'avait questionner sur d'éventuels travaux pour y postuler mais je savais parfaitement que son âge ne lui permettrait d'accéder à aucun poste. Il ajouta alors, dépité:

« - Suis-je donc condamné à te mendier de l'argent jusqu'à mes seize ans?

- Évidemment non, il y a de multiples et diverses tâches que tu peux effectuer qui t'offriront rémunération. Mais sache que lorsque j'avais ton âge, un jour de neige, j'ai bravé le froid pour demander à mon voisin deux euros et je lui en ai promis dix que je lui rendrai à la fin de la semaine. Avec les deux euros je me suis acheté une pelle en promotion avec laquelle j'ai déblayé les cours enneigées du quartier. À la fin de la semaine, j'ai donné les dix euros à monsieur Martins, puis avec les soixante euros restants que j'avais récolté, j'ai acheté un vélo pour livrer le courrier. De fil en aiguille, à dix-sept ans, je suis entré dans une des plus grandes universités européennes que j'ai pu payer grâce aux bourses et à l'argent mis de côté durant les trois années précédentes. Ce ne sont pas uniquement l'âge et l'expérience qui font d'un homme un bon travailleur, c'est sa capacité à innover et à trouver, avec de la motivation, les bonnes idées au bon moment.

- Tu as raison papa, mais j'aimerais voir le fonctionnement d'une entreprise avant de devenir mon propre entrepreneur.

- Voilà qui est intelligent, responsable et raisonnable, je suis fier de toi. Si tu l'acceptes j'aimerais te proposer provisoirement un poste dans lequel tu feras tes preuves au monde du travail.

- C'est d'accord, j'accepte avec joie.

- J'espère que tu es motivé, tu commences dès demain à 9h, soit à l'heure dans mon bureau. »

Seulement le lendemain, à 9h14, j'attendais toujours mon fils quand soudain, j'entendis toquer. La porte s'ouvrit sur Louis, souriant, motivé... Mais en retard. Je me levai de ma chaise, et d'une voix ferme je lui dis:

« Vous êtes renvoyé. »

Il me répondis d'une voix tremblante:

« - Mais papa...

- Il n'y a pas de mais, ici je ne suis pas ton père mais ton patron. Tu es en retard donc tu es renvoyé, point final! Je te ramène à la maison et sache que tu m'as profondément déçu. »

Dans la voiture il n'osa parler, puis, arrivé devant notre maison, il se tourna vers moi et dit:

« - Pardonne-moi papa mais je suis ton fils, tu n'es pas sensé me tirer vers le haut?

- Tu es mon employé, n'es tu pas sensé arriver à l'heure? Je suis conscient que je suis ton père mais aujourd'hui j'ai aussi été ton dirigeant et ce n'est pas en te disant ce que tu souhaites entendre ou en fermant les yeux sur tes erreurs que je vais te tirer vers le haut. Écoute, Louis, je vieillis de jour en jour et le seul espoir que j'ai, c'est toi. Si il m'arrivait quelque chose, je n'aurais qu'une seule volonté, que tu prennes soin de ta mère... Mais comment puis-je te faire confiance! Si tu n'es même pas ponctuel au travail, tu ne le seras jamais aux carrefours de ta vie. Tu as voulu entrer dans le monde des adultes car tes facilités intellectuelles te donnaient une immense confiance en toi, et tu avais en partie raison car c'est important d'être ambitieux, mais aujourd'hui tu as échoué et tu dois l'accepter pour ne pas répéter les mêmes erreurs. »

Trois mois plus tard, je déjeunais quand Louis s'assit à table et déposa une enveloppe devant moi. Étonné, je l'ouvris et trouvai à l'intérieur deux mille cinq cents euros! Surpris, je lui lançai:

« - Comment as-tu fais? Rassure moi... Tu ne trempe pas dans des trafics illégaux?

- Non ne t'inquiètes pas. C'est pour me racheter.

- Tu as une grande estime de toi! Non sérieusement, d'où provient cet argent?
- C'est une longue histoire... À l'aide de mon ordinateur portable, j'ai donné des cours d'informatique aux personnes âgées. Ensuite, avec l'argent récolté pendant deux mois je me suis acheté une tondeuse puis j'ai tondu les pelouses de toutes les personnes de la ville qui le souhaitaient jusqu'à aujourd'hui où je viens d'atteindre la somme que tu as entre les mains.
- Félicitations, je suis très fier de toi, et impressionné.
- Tu n'as pas à l'être, tu as fais la même chose au même âge dans des conditions largement plus difficiles, je t'admire et c'est un honneur d'avoir réitéré ton exploit.
- Merci, sache que moi aussi je t'admire, mon champion a quatorze ans et c'est un homme qui force le respect, tu es la preuve vivante qu'il n'y a pas d'âge pour un homme respectable. Cependant je te connais par cœur et je doute que tu aies fait cela pour rien, y a t-il un rapport avec l'épisode du retard?
- Effectivement... J'ai commis une grave erreur, j'en accepte les répercussions et cet épisode ne fait que me rendre plus fort. Pardonne-moi papa mais ce premier job me tient vraiment à cœur. La veille de ce fameux jour, quand je suis parti me coucher j'étais tellement excité et fier de travailler dans ton entreprise que j'en ai oublier de régler mon réveil. Je me suis comporté comme un irresponsable alors je devais être un adulte responsable.
- Il est vrai mais étant donné ta réaction des plus courageuses, je veux bien te reprendre. C'est ta dernière chance et elle répond à des conditions. Tout d'abord tu devras respecter toutes les règles, pas de retard... Et ensuite ton salaire initial de 700€ est abaissé à 500€. Pour toucher la totalité de ta paye, tu devras me prouver avec motivation que tu mérites ta place dans mon entreprise en amenant un nouveau souffle et du dynamisme à tes collègues.
- C'est d'accord!
- Sois demain à 9h dans mon bureau.
- J'y serai dès ce soir. »

Chapitre VI

Louis fêtait cette année ses seize ans ainsi que son baccalauréat qu'il avait brillamment obtenu . Je ne croyais pas à une quelconque crise de l'adolescence. Louis changeait physiquement, il est vrai, mais dans sa tête il était toujours mon champion, j'étais toujours son héros, son exemple. Il en était parfaitement conscient. Certes il évoluait, après tout quoi de plus logique et de plus rassurant? Néanmoins, mon champion n'avait pas le même point de vue que moi concernant les études. Dans ce monde dépendant de l'argent et du business, Louis voulait faire de courtes études afin de devenir rapidement écrivain. C'était son avenir donc je le conseillais du mieux que je pouvais mais c'était à lui de décider, lui seul. À tout cela s'ajoutait la distance qui allait nous séparer. Sa faculté de lettre se trouvait à quatre cent cinquante kilomètres de chez nous, Louis ne rentrerait chez lui qu'un week-end sur deux. Pour moi cela signifiait: fini les footings à deux, plus de folles et rocambolesques parties de football, plus aucun match de tennis, plus un seul duel aux jeux vidéos. Pour la première fois de notre vie, nous étions en désaccord. Je ne voulais pas qu'il soit un original et lui voulait juste faire ce qu'il aime. De petites querelles naissaient mais je ne voulais pas lui en tenir rigueur, c'était mon champion, je l'aimais et je serais derrière lui quoi qu'il advienne, je le protégerais et le chérirais comme je l'avais toujours fais.

Chapitre VII

Mon champion était à vingt-quatre ans devenu un écrivain de renom. Il avait écrit trois best-sellers et était considéré comme un des plus grands poètes du début de siècle. Du haut de mes cinquante-et-un ans et elle de ses quarante-neuf printemps, Clara et moi étions les parents les plus fiers mais surtout les plus amoureux de l'univers. Notre amour et notre complicité ne s'étaient jamais

estompés. Notre enfant avait reçu le prix Nobel de littérature à 21 ans et devait cette année présenter une œuvre à la maison Goncourt, pour qui sait, avoir une seconde fois en trois ans une des plus prestigieuses récompenses dans son domaine.

Le soir de la remise des prix, la huitième merveille du monde et moi étions confiants, nous croyions aveuglement en la réussite de notre cher fils. Ce dernier était grandissime favori de cette cérémonie. Le président du jury annonça son nom comme grand vainqueur de l'édition. Louis débuta par de courtes salutations, remercia profondément sa mère avec amour et respect, mais m'ignora, que ce passait-il? Il commença à parler, sans aucun papier:

« Si je garde en moi toutes les blessures du passé
C'est pour me rappeler tout ce que tu as fait pour moi.
Dans mon jardin secret les mauvaises fleurs ont toutes fané
Le temps va, tout s'en va, pas l'amour que j'ai pour toi.

Papa,

Juste un mot j'irai là-bas, ici, par là, pour toi.

Papa, le temps va, tout s'en va, pas l'amour que j'ai pour toi.

Tu voulais que je fasse une grande école comme toi,
J'ai pas voulu et j'ai eu de la chance mais t'inquiètes je touche du bois.
Je ne m'en donnais pas le droit mais en cachette je t'aimais beaucoup
Essayer de faire l'homme et le dur alors que tout ce que je voulais...
C'était te serrer dans mes bras et me pendre à ton cou.
J'ai trempé ma plume dans mes larmes pour écrire ce couplet,
J'ai mis dans ce poème ce que je n'ai pas su te dire,
Tu restes mon père pour le meilleur et pour le pire.
Tu travaillais jour après jour pour que je vive le mieux,
Sache que de tout les hommes tu es le plus courageux.
Tu es mon père, mon exemple, mon héros.
Maintenant tu me regardes d'en-bas, je te regarde d'en haut,
Tu fais vibrer mon cœur de ton regard rêveur.
J'espère qu'un jour tu sauras me pardonner tout cela

Car papa,

je t'aime de tout mon cœur. »

Et les larmes aux yeux il ajouta:

« Ces mots, je les dédis à mon père, qui m'a construit, m'a aimé de tout son cœur et que pour tout cela et bien d'autre chose j'aime plus que tout. Merci papa, je t'aime. »

Je me levai alors pour rejoindre mon fils sur l'estrade, et je le serrai dans mes bras comme il se doit.

Chapitre VIII

À 37 ans, mon champion et sa douce femme Clarisse avait donné vie à deux enfants, Antoine, dix ans et Claire, de deux ans son aînée. Ma magnifique et somptueuse femme s'adonnait à l'art avec son petit cœur tandis que mes deux champions et moi nous lancions dans de légendaire et épique parties de football. J'avais décidé en septembre dernier d'organiser un fabuleux voyage avec ma merveilleuse famille, nous nous envolions soudés, pour les États Unis.

Après avoir fait le tour de ce pays atypique, après avoirs séjourné à Los Angeles, à Dallas, à Détroit, à Chicago, à Boston, à Miami, à Seattle, à Denver, à San Francisco, à Philadelphie, à New York, après avoir passé des moments à la fois hilarants, spectaculaires, émouvants mais tous inoubliables, nous arrivions à la fin de notre voyage: Washington. Nous passions devant le Washington Monument quand Clarisse s'aperçut qu'il lui fallait passer à la banque la plus proche pour nous offrir le dîner, il était 19h30 heure locale. Nous arrivâmes rapidement dans une banque immense,

sûrement une des plus grandes d'Amérique. Nous nous avançons calmement vers un guichet qui venait de se libérer. La banque comptait une quarantaine de clients et peut être dix employés ainsi que quatre responsables de la sécurité, armés. Un homme à côté demanda 30 000\$. Clarisse, s'exprimant dans un anglais parfait demanda à retirer les 900\$ qu'elle souhaitait et d'un ton humoristique, elle ajouta:

« J'espère que votre banque a cette somme en réserve. »

L'homme à côté sourria et le guichetier ajouta:

« Vous savez, le dimanche cette banque peu contenir jusqu'à 80 millions de dollars! »

Je m'avançais avec mon mini champion main dans la main. Je trouvais l'endroit extrêmement calme, trop calme, j'avais un mauvais pressentiment. Louis l'avait lui aussi remarqué et s'approchait doucement de moi quand tout à coup des coups de feu retentirent à l'extérieur. Une dizaine d'hommes cagoulés pénétrèrent dans la banque en une fraction de seconde. Deux hommes abattirent froidement les vigiles ainsi que cinq clients qui se trouvaient à proximité. Le premier, certainement le chef, ordonna d'une voix glaçante à tout le monde de s'allonger au sol. Un second malfrat ramassait les portables des clients quand un homme survenu de nulle part sorti une arme et élimina trois des onze brigands avec une adresse époustouflante. Il se jeta ensuite derrière un comptoir, l'effet de surprise avait fonctionné. Il avait eu le temps de tirer cinq fois, et vu son arme, il ne lui restait qu'une balle à tirer. Il s'élança pour atteindre le bouton d'alarme et ainsi prévenir la police mais deux hommes le criblèrent d'une rafale de balle avant qu'il n'est pu atteindre son objectif. Je tenais Antoine, blottit entre mes bras tandis que Claire était aux côtés de son père. Je pouvais entrevoir ma splendide femme mais je vis aussi que Clarisse gisant sur le sol perdait du sang, un des lâches avait violemment la bousculer. J'avais eu le temps d'observer le reste des clients quand elle faisait son retrait et j'avais remarqué deux Marshalls en civil. L'un agonisait devant nous mais l'autre était toujours vivant, à quelques mètres. Je tentais de prendre l'arme d'un vigile qui s'était écroulé non loin de moi quand je vis le second Marshall se lever, il tira sur deux hommes cagoulés avant de se faire transpercer à plusieurs reprises. La scène était effroyable. Un des deux malfaiteurs chut et le deuxième fut gravement blessé. C'est alors que le chef s'approcha de lui et l'exécuta. Deux hommes allongés sur ma droite préparaient un coup. L'un des deux, blond, ayant habilement caché son portable dans son caleçon, venait de prévenir la police. Il restait six braqueurs, deux aux abords de la porte d'entrée pour empêcher toute fuite, deux autres hommes qui, accompagnés du chef de banque avaient accédé à la salle des coffres afin de dévaliser les stocks pleins du vendredi après-midi. Les deux derniers dont le chef nous surveillaient en passant entre les corps sans vie et les enfants pleurant, quand soudain, les deux hommes postés à l'entrée s'écroulèrent. Les groupes d'intervention de la police américaine avaient belle et bien été prévenus, ils venaient d'abattre un tiers des brigands qu'il restait. C'est alors que le chef pris un téléphone et dit à un représentant des forces de l'ordre qu'il exécuterait une personne à chaque minute tant qu'il n'aurait pas un hélicoptère. Je voyais autour de moi de jeunes tourtereaux, des enfants, des personnes qui avaient l'avenir devant eux, tandis que moi, du haut de mes 64 ans, j'avais déjà vécu une vie fabuleuse. L'homme raccrocha et pris sauvagement une enfant par les cheveux, l'arme sur la tempe de la jeune fille paniquée, elle hurlait, l'horreur de la situation me consumait. Je me levai, ce truand pointa son arme dans ma direction et dit d'un anglais purement texan:

« Alors papi on se rebelle? »

Louis me vit et chuchota:

« Mais tu es fou! Il va te tuer! »

Je m'adressai au brigand d'une voix tremblante, les membres tétanisés:

« Tu fais ton malin avec le petit joujou que tu as dans la main. Tu es lâche au point de menacer une fillette sans défense? Si tu es un vrai homme, un caïd, échange moi contre elle! »

Il relâcha la petite fille et dressa son arme dans ma direction. Il regarda sa montre, bientôt soixante secondes qu'il avait proféré des menaces au téléphone. Il compta en souriant :

« Cinq... quatre... trois... deux... »

Quand tout à coup, nous entendîmes un hélicoptère se poser sur le toit. Je profitai de cet instant pour détourner son arme qui glissa par terre. Les deux hommes qui avaient courageusement prévenu la police se jetèrent sur le second malfrat qui bascula en arrière avant que ce dernier n'ait pu comprendre ce qui lui arrivait. Le blond reçut une balle dans l'estomac qui lui fut fatal mais le roux réussit à assommer le brigand. Je luttais au sol contre le chef, il me frappait durement et malgré la bonne forme physique que j'avais gardée, je ne pouvais lutter. Louis s'élança et assena un coup d'épaule destructeur dans les côtes de mon agresseur. Le malfrat fut projeté au sol. Louis lui sauta dessus et le frappa de toutes ses forces devant les regards abasourdis des autres victimes qui n'osaient intervenir. Plongé dans l'effroi, l'homme roux qui avait héroïquement assommé son adversaire vint en aide à mon champion. Il prit le pistolet du brigand et tira dans la jambe du chef qui livrait féroce bataille avec Louis. Le chef perdit connaissance puis mon fils, tremblant, figé dans la violence de cette scène et les éclaboussures de sang, gémissant, remercia fébrilement cet homme d'un signe de la tête. Nous faisons sortir les femmes et les enfants, il ne restait qu'une dizaine de personnes dont Clara quand les brigands, partis dans le coffre fort, alertés par les coups de feu et les appels au secours de leur chef revenu à lui, sortirent armés et se postèrent une vingtaine de mètres devant nous. Munis de fusils d'assauts, ils tirèrent sans relâche dans notre direction. Les balles sifflaient, le héros roux reçut une balle en plein cœur et deux clients s'écroulèrent, sans vie. Les personnes ayant survécu à cet ultime assaut meurtrier se jetèrent instinctivement derrière des canapés formant auparavant un lieu de détente pour clients fortunés à quinze mètres de la porte de sortie. Louis et moi étions à plat ventre, les mains sur les oreilles, choqués, figés dans une peur indescriptible. Les deux derniers braqueurs s'étaient réfugiés derrière les comptoirs à la venue opportune de tireurs policiers, ils en profitaient pour recharger leurs armes. Nous n'étions que cibles faciles pour l'ennemi alors Louis saisit l'arme qui lui avait sauvé la vie et tira pour faire croire à une intervention policière. Il allait être à court de munition et nous serions de nouveau vulnérable à un assaut de la dernière chance des deux malfaiteurs. Je décidai donc de chercher une arme dans les corps sans vie des responsables de la sécurité qui gardaient encore l'entrée il y a quelques minutes. Je trouvai mon bonheur en rampant sur quelques mètres, sur le corps sans vie du second Marshall. Certes il ne restait qu'une balle mais cela suffisait à me motiver. Je progressais au sol tandis que Louis vidait son chargeur sur les malfaiteurs, il en toucha un en plein visage sans le vouloir, la scène était macabre, l'odeur qui s'en dégageait, déjà putride. Je ramassai rapidement l'arme puis contournai le comptoir, le dernier homme ne m'avait pas vu, il rechargeait son arme quand je lui ôtai la vie d'un sang froid qui m'horrifia. Je faisais rapidement sortir les personnes restantes dont ma raison de vivre Clara quand soudain Louis hurla pour me prévenir, c'est là que je vis le chef se redresser, assis dix mètres devant nous, pointant une arme sortie de nulle part, sur moi. Le coup de feu parti mais au même moment Louis se jeta sur moi et reçut la balle en pleine poitrine. Il venait de sacrifier sa vie au profit de la mienne, alors que trente sept ans auparavant je l'avais vu naître, je le voyais devant moi mourir. Il n'y avait pas d'adjectifs pour décrire son héroïsme et son dévouement sans limite. Il respirait encore faiblement, il suffoquait, il agonisait. Je compressais sa plaie de toutes mes forces pour retarder l'hémorragie, du sang sortait de sa bouche, je le perdais. J'hurlais de toutes mes forces pour appeler au secours quand je vis une ambulance fracasser la gigantesque porte d'entrée en bois massif encore à moitié fermée, et se stationner en plein milieu de la banque. Des médecins accoururent au chevet de Louis qui perdait la vie dans mes bras. Deux médecins le chargeaient dans l'ambulance tandis qu'un infirmier prenait le volant. Pendant ces quelques secondes, je me dirigeai vers le vaurien qui avait provoqué sa perte. Il était inconscient, je pris son arme puis lui mis de petites tapes sur la tête afin de le réveiller. Pour lui rafraîchir les esprits, je

lui enfonçai mon doigt au plus profond de sa plaie, il hurla comme si il était possédé. Je me levai ensuite et nerveusement dans un élan de rage, moi, le père doux et protecteur, lui tirai deux balles dans la poitrine pour l'achever. Quel acte honteux, car je savais pertinemment que cette vengeance inutile ne sauverait pas Louis. Je sautais dans l'ambulance aux côtés de mon champion qui perdait beaucoup de sang. Le médecin m'indiqua un point de compression ou j'appuyais de toutes mes forces pendant que ce dernier branchait une perfusion. La perfusion se vidait à une vitesse ahurissante car Louis avait perdu une importante quantité de sang. La poche permettant de renouveler son sang était bientôt vide et mon champion allait atteindre le seuil critique de manque sanguin. Je pris donc un scalpel afin de m'entailler le bras. Je recueillis le sang dans une seconde perfusion qui alimentait de nouveau mon fils. Le second médecin me recousais contre mon gré quand soudain, un boîtier électronique indiqua que le cœur de Louis s'était arrêté de battre. Les médecins s'activaient, nous n'étions plus qu'à deux rues de l'hôpital. Je dégrafais la chemise ensanglantée de mon champion ou plutôt je la déchirais. Les médecins pouvaient ainsi débiter le massage cardiaque. Cela se révélait inefficace alors les médecins commencèrent à défibriller. Les chocs étaient violents, les décharges soulevaient le corps pourtant puissant de mon champion quand soudain, son cœur se remit à battre sans pour autant le tirer d'affaire. Son pou était très bas, sa respiration quasiment inexistante, j'allais le perdre. Je lui tenais fermement la main, comme pour lui dire de ne pas partir. Je lui disais de rester avec moi, de penser à ses enfants, à sa femme, il ne pouvait pas nous quitter, il allait mourir à ma place. Je continuais de le soutenir sans vraiment savoir si il m'entendait quand soudain, son cœur s'arrêta de nouveau, la machine nous le confirma un instant plus tard, les médecins entreprenaient un nouveau massage cardiaque puis tentaient désespérément de défibriller... Quand tout à coup, dépité, un des deux médecins arrêta puis se tourna vers moi:

« Nous avons tout essayé, il est trop tard, nous ne pouvons plus rien... »

Je ne pouvais pas le croire, me faire à l'idée d'avoir perdu mon champion. Et pourtant cet être merveilleux que j'avais vu naître puis grandir venait de s'éteindre devant moi. Le bonheur parfait dans lequel je vivais venait de se briser violemment. Il ne restait dans cette ambulance que sa dépouille, le meurtrier que j'étais à présent et le son irritant du boîtier relié à son rythme cardiaque, ce son continu accablant, preuve que mon champion n'était plus des nôtres, était atroce, cruel. Ce son insoutenable signifiant que mon fils rendait l'âme se changeait peu à peu en doux chant d'oiseau de dimanche matinal. Le regard trouble, je me réveillais paisiblement aux côtés de mon irrésistible femme, Clara. Ce rêve, mélange d'aventures merveilleuses et de moments fabuleux, clos par un début de soirée dramatique n'avait été il me semble que le fruit de mon imagination. Je m'éveillais allongé confortablement dans mon lit, enlacé dans les doux bras fins de ma raison de vivre, bien réelle. Elle avait comme dans mon songe un regard gris clair magique, à la fois déstabilisant et rassurant. Elle me fixait calmement, me dévorait des yeux, elle m'aimait. La contemplant, je n'osais rompre le silence, cette nuit avait pour moi été agitée et forte en émotion, j'avais été de façon fictive mais passionnée, le père d'une merveille. Tout cela était-ce réellement un rêve? Clara se redressa, se pencha pour m'embrasser puis après avoir éperdument joint ses lèvres au miennes, elle leva la tête, je me perdais dans son regard irréel quand ses paroles illuminées d'un sourire éclatant vinrent me frapper de bonheur:

« Mon amour, je suis enceinte! »

Ressorti grandi et réfléchi de mon rêve, je lui répondis:

« On l'appellera Louis. »